

Avant-propos

Dans la 9^{ème} édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, à l'entrée « Révolte », on peut lire : « Soulèvement, action collective et souvent violente que mène, contre une autorité établie, un groupe qui refuse un système politique ou social, des lois, des décisions jugées insupportables ou iniques¹. » Étroitement associée au sentiment d'injustice, la révolte laisse le plus souvent éclater au grand jour des situations dramatiques. Par extension, cette même édition du *Dictionnaire* ajoute : « Violente indignation, colère éprouvée par un individu devant ce qui lui paraît inacceptable. » De l'acte collectif à l'exaspération d'un individu, il est question de protester haut et fort, de s'opposer, et même de se confronter à l'autorité.

Dans la presse, et plus particulièrement à l'époque de la Révolution industrielle et de l'apogée du mouvement ouvrier dans la seconde moitié du XIX^e siècle², les actualités relatant des soulèvements contre les conditions de travail imposées par les entreprises et les patrons sont nombreuses. La grève devient un moyen pour le salarié de se faire entendre des patrons. Cependant, cesser de travailler en vue d'améliorer son quotidien conduit inévitablement à une série de drames où la révolte ne peut que compter ses morts : en 1869, lorsque l'armée tire sur les mineurs grévistes à Aubin dans l'Aveyron ; le 1^{er} mai 1891 à Fourmies dans le Nord, lorsqu'une manifestation demandant la journée de huit heures voit l'armée tirer sur la foule ; le 10 mars 1906, lorsqu'un coup de grisou frappe les mines de Courrières (1099 morts), entraînant une révolte des travailleurs qui tourne à l'insurrection puisque le drame est désormais chevillé à la politique³ (Figure 1). Le 17 avril 1906, les journaux locaux relatent justement l'extrême tension qui règne :

Les gendarmes sont obligés de charger du côté de Lens et de Liévin (...) pour tenter de calmer l'émeute on libère un prisonnier. Mais celui-ci, fait savoir que trois autres mi-

1. Voir l'entrée « Révolte » dans le *Dictionnaire de l'Académie française*. En ligne : <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9R2447>

2. Période marquée par le passage d'une économie fondée traditionnellement sur l'agriculture à une économie basée sur la production mécanisée à grande échelle de biens manufacturés dans des usines.

3. Le 17 mars 1906, Georges Clémenceau arrive à Lens à 11 heures du matin. Prenant la parole lors d'une réunion à la Maison du Peuple, il fait un appel au calme et promet qu'il n'y aura pas de troupes si la liberté de tous est respectée. Toutefois, cette visite est loin d'apaiser la situation puisque les esprits s'échauffent et la colère prend de l'ampleur.



Figure 1. « La grève des mineurs du Pas-de-Calais. Le cortège des grévistes parcourant les coronas », *Le Petit Journal*, n°802, 1er avril 1906, p. 104. BnF Gallica.
Source : gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France.

neurs arrêtés le matin même sont encore retenus dans la gendarmerie. Les gendarmes sont obligés de se replier dans les champs et chacun peut assister à ce spectacle incroyable de voir des gendarmes poursuivis et obliger de fuir les émeutiers pour ne pas risquer inutilement leur vie⁴.

Ces quelques exemples pris dans l'actualité des travailleurs établissent un lien entre les épreuves subies – des catastrophes dans le dernier fait mentionné – et la révolte. Au-delà d'un usage récurrent du lexème dans les journaux relatant les faits divers les plus tragiques, le mot révolte prend une place importante dans le roman français des années 1850-1914.

Envisagés en tant que motif éminemment politique⁵, les événements inspirent les auteurs. Émile Zola, par exemple, puise tantôt dans la grande grève des mineurs d'Anzin, en 1884, le sujet de son roman *Germinal* (1885), tantôt replace la révolte

4. Voir L. Chalmeau, « La catastrophe des mines de Courrières », Société nationale de l'histoire et du patrimoine de la gendarmerie. En ligne : <https://www.force-publique.net/1906/03/10/la-catastrophe-des-mines-de-courrieres/>

5. En lien également avec les changements de régime (le Second Empire, la Troisième République) et les épisodes les plus marquants (la Commune).

dans un contexte révolutionnaire, mettant en évidence une révolte paysanne impossible : *La Terre*⁶ (1887)⁷. D'autres, comme Georges Darien, replacent un drame dans un roman antimilitariste : *L'Épaulette* (1905). Il y est question du massacre de Courmies, écho à Fourmies. En parcourant de nombreux romans parus dans le second XIX^e siècle, on se rend compte d'une récurrence du motif de la révolte, ouvrant des pistes de réflexion allant bien au-delà de la seule question thématique. En effet, outre les scènes révoltées dans les fictions, il est aussi question d'envisager le soulèvement en le confrontant à d'autres lectures. Celles, tout d'abord, des courants littéraires et des (r)évolutions du genre allant du roman naturaliste au roman à thèse, du roman psychologique au roman réactionnaire (Paul Bourget). Celles, ensuite, des usages du romanesque à travers une parabole empreinte de saint-simonisme (Erckmann-Chatrion, *Maître Daniel Rock*), un usage des formes mixtes (Robert Caze), un roman atypique (*Le Désarrois*, Remy de Gourmont), des romans sociaux (Rosny aîné) ou encore un *mundus inversus* et l'écriture d'une utopie féministe (Léonie Rouzade). Celles, enfin, d'une révolte qui trouverait des échos du côté de l'idée anarchiste : crise de la représentation, du langage, du personnage, et même de l'acte de lire et d'écrire (Jules Vallès, Octave Mirbeau, Georges Darien), expression d'une révolte absolue (Léon Bloy).

Ce numéro propose aux lecteurs de parcourir un corpus romanesque parfois oublié et dont la (re)lecture ne peut que nous inciter à la réflexion sur la nature d'une révolte aux formes et aux enjeux multiples.

Noëlle Benhamou s'intéresse à la révolte dans un roman d'Erckmann-Chatrion, *Maître Daniel Rock* (1861). Alors que le XIX^e siècle est marqué par l'essor de l'industrie, ses grands chantiers (lignes de chemin de fer), et la diffusion des idées de Claude-Henri de Rouvroy de Saint-Simon, le roman apparaît comme un moyen de prendre position par rapport à ces événements. La révolte n'apparaît pas tant contre l'idée de progrès, mais davantage contre ce qu'il engendre : opportunisme, âpreté au gain et altération de la nature, en l'occurrence vosgienne dans le récit étudié par l'auteure. Dans ce roman considéré comme une parabole marquée par un courant idéologique (le saint-simonisme), Daniel Rock, la figure du forgeron, incarne une révolte et un combat où les registres fantastiques et épiques donnent à voir une fiction renvoyant à un boule-

6. Parution qui donne lieu à une crise du roman naturaliste, débouchant parfois sur une remise en question radicale du genre, du moins tel qu'il est pratiqué par Zola.

7. Notons que la révolte apparaît dans d'autres textes de l'écrivain avec des scènes emblématiques comme les insurrections républicaines dans le premier volume des Rougon-Macquart incarnées, entre autres, par Miette, personnage emblématique décrite dans *La Fortune des Rougon* comme prise d'un vertige épique dans les mots et dans les images mobilisées : « Ce rugissement de la révolte, cet appel à la lutte et à la mort, avec ses secousses de colère, ses désirs brûlants de liberté, son étonnant mélange de massacres et d'élans sublimes, en la frappant au cœur, sans relâche, et plus profondément à chaque brutalité du rythme, lui causait une de ces angoisses voluptueuses de vierge martyre se redressant et souriant sous le fouet. Et toujours, roulée dans le flot sonore, la foule coulait. Le défilé, qui dura à peine quelques minutes, parut aux jeunes gens ne devoir jamais finir. » (Zola, 1879, p. 36)

versement majeur dont la littérature s'est emparée. Présent dans les pages de romans comme ceux de Zola, le train en tant qu'« étendard du modernisme » (Reverseau, 2018, p. 10) interpelle les écrivains.

Cette révolte sur fond de révolution industrielle pose également la question de sa faisabilité en fonction des tempéraments, des milieux et des contextes. C'est ce qu'explore l'article d'Agathe Castex consacré au quinzième volume des Rougon-Macquart paru en 1887 : *La Terre*. L'auteure pose la question d'une « impossible jacquerie » et ce, pour plusieurs raisons : la question du partage des terres sous la Révolution et l'impuissance des discours révolutionnaires. De l'intrigue aux personnages subversifs, l'étude met en lumière, dans une démarche comparatiste, des conceptions différentes de la révolte entre, d'un côté, *Germinal* et, de l'autre, *La Terre*. Ce dernier roman pose la question d'un soulèvement envisagé sur deux plans : l'un humain (révolte des hommes), l'autre biologique (vitalité et révolte de la terre), invitant le lecteur à dépasser l'imaginaire des paysans représentés « ainsi que des bêtes » (Zola, 1895, p. 76) et à entrevoir toute la portée d'un roman offrant de véritables perspectives politiques.

Ces perspectives que le roman explore, aussi bien lorsqu'il s'agit de considérer ses limites que ses perspectives nouvelles, Maria Sayegh s'y intéresse dans un article consacré aux révolutions et évolutions du roman naturaliste au roman à thèse. L'auteure prend pour point de départ la parution en feuilleton de *La Terre*. En prenant appui sur les différents cycles romanesques écrits par Zola, l'article retrace un moment de crise et de révolte, moment qui ne consiste pas à se révolter en faisant volte-face, mais à intégrer de nouvelles approches et de nouveaux contextes. Ainsi, l'écrivain renouvelle le genre, ce à quoi l'(anti)moderne Paul Bourget contribue à sa manière.

Adrián Valenzuela Castelletto consacre un article à Bourget et au passage de la « révolution » psychologique au roman « réactionnaire ». En prenant appui notamment sur les *Essais de psychologie contemporaine* (1883), l'étude met en évidence l'évolution d'une pensée avec ses paradoxes et ses positionnements dans le champ littéraire et idéologique du moment. Le passage de la critique au roman et les réflexions sur la question du *roman romanesque* mettent en lumière les enjeux à l'œuvre dans les textes de Bourget, lesquels peuvent être associées à un roman de la « reconstruction » où l'écrivain passe de la critique psychologique marquée par une conscience de la décadence à l'écriture de romans psychologiques à visée sociale mettant au jour des lois morales.

Cette visée sociale est au cœur d'un article proposé par Jean-Michel Pottier. S'intéressant à l'œuvre romanesque de Rosny aîné (*Le Bilatéral, mœurs révolutionnaires* (1887), *Les Âmes perdues* (1899), *La Vague rouge, roman de mœurs syndicalistes* (1910)), l'auteur démontre que les motifs de la révolte et de la révolution « irradiant [son] œuvre romanesque ». Les discours des préfaces accompagnent cette lecture d'un thème bâti, en grande partie, sur la construction du personnage révolté. Celui qui a participé au Manifeste des Cinq en 1887 est à l'origine de « romans sociaux » où la représentation des luttes individuelles et sociales apparaît comme un fil directeur mettant au jour un parcours d'écrivain qui nous invite à (re)découvrir un corpus romanesque marqué par des convictions fortes.

Si d'aucuns envisagent le roman comme un genre capable de répondre à leurs attentes, d'autres le considèrent comme problématique. C'est ce que l'article de Samira Fattouhy met en lumière lorsque l'auteure considère les formes mixtes chez Robert Caze et l'impossible roman. Le long et le bref, deux formes pour dire le réel au XIX^e siècle, font l'objet d'une réflexion à partir des choix opérés par Caze. L'écrivain, qui cherche à représenter les modestes vies, ne trouve pas dans le roman zolien un cadre propice à raconter l'ordinaire. Il opte alors pour une forme mixte, à mi-chemin, questionnant de la sorte le rapport au roman naturaliste. Il refuse le romanesque et contrarie le genre afin de proposer aux lecteurs une forme à même de pouvoir représenter de manière efficace le réel que l'on cherche à dépeindre dans les romans de mœurs du XIX^e siècle réaliste.

Cette représentation du réel, si chère aux romanciers et pourtant si difficile à atteindre, peut parfois prendre le détour de l'utopie. C'est ce qu'explore Salomé Pastor dans un article consacré à « Cette révoltée qu'on appelle Célestine » dans un roman de Léonie Rouzade : *Le Monde renversé* (1872). On connaît la révolte des femmes contre la domination des hommes dans *Lysistrata*, la comédie d'Aristophane. Toutefois, dans le second dix-neuvième siècle, Rouzade, féministe socialiste, propose un récit où elle réinvestit le topos littéraire du *monde à l'envers* pour nous raconter l'histoire de Célestine devenue sultane à la place du sultan. Ce cadre narratif conduit à une réflexion aux enjeux multiples : révolte du genre, confrontation à la loi, inversion des rapports de force, représentation de la fin d'un monde, utopie féministe, critique des institutions littéraires, remise en question du regard masculin ou encore influence de l'idée anarchiste dont les théories se diffusent au cours du XIX^e siècle. En définitive, chez Rouzade, le récit traite de problématiques en lien direct avec une vision du monde.

Vision du monde, voilà une formule qui pourrait qualifier *Le Désarroi* (1894-1899), roman de Remy de Gourmont auquel Vincent Gogibu consacre un article. Inédit jusqu'en 2006, ce qui peut s'apparenter à une tentative de roman anarchiste met en évidence un roman « atypique ». Ce dernier est-il un roman « en réaction, à la fois dans la forme et dans le fonds ? » C'est la question à laquelle l'auteur s'attache à répondre dans cette étude qui replace le roman dans son contexte : écrit suite au « Joujou patriotisme » (1890), teinté d'occultisme, d'anarchisme de la pensée et de l'idée, c'est un roman « expérimental », ce dont attestent la structure et la composition du *Désarroi*. Tout bien considéré, le roman de Gourmont concentre les préoccupations éthiques et esthétiques de la fin-de-siècle, faisant de la révolte l'un des motifs-clés pour appréhender l'ensemble des réflexions contenues dans ce récit « laboratoire des idées et des formes ».

La littérature qui interroge et remet en question, c'est ce que Paul Garnault envisage à travers une démarche comparatiste. Dans son article consacré à l'écriture réfractaire dans l'œuvre romanesque de Jules Vallès, Octave Mirbeau et Georges Darien, l'auteur aborde la révolte sous l'angle de la défiance : contre la littérature, contre la société contemporaine, contre les poétiques « romanesques véristes » – na-

turalisme en tête. Ces remises en question conduisent à établir une crise du langage et de la représentation. Tout n'est qu' « imposture » et « confiscation idéologique des mots et de la langue », ce qui pousse à repenser la manière de décrire le réel et à choisir de nouvelles stratégies autoriales comme le rire. L'écriture devient alors un « acte » transgressif et l'écrivain un « criminel » faisant usage de sa plume comme d'une « arme ». (Darien, 1972, p. 49)

Arme dont se sert également Octave Mirbeau dans son roman *L'Abbé Jules* (1888). Prenant pour point de départ un repérage des occurrences lexicales du mot « révolte » et de ses dérivations lexicales, Agnès Élthes étudie l'importance du motif : contextes narratifs, construction et évolution des personnages, mise en évidence des colères mirbelliennes. Ce sont autant de pistes de réflexion que cet article envisage en révélant les combats menés par l'auteur contre la société, le bourgeois et les institutions qui incarnent une idée, au fond, anti-individualiste.

L'individualisme, dans une perspective anarchiste, est justement ce qui préoccupe un autre réfractaire au tournant du siècle : Georges Darien. Aurélien Lorig propose une étude consacrée à l'acte de lire et d'écrire dans l'œuvre romanesque de Darien. La posture de l'écrivain est envisagée en replaçant les fictions dans le contexte de la littérature libertaire de l'époque. Darien remet en discussion la valeur et l'influence de la littérature (« Le roman anarchiste », *L'Endehors*, 1891), tout en ne cessant, cependant, d'écrire des livres. De la sorte, cet article interroge à la fois le positionnement de l'auteur et sa manière de faire révolte dans un roman sur lequel le soupçon pèse inévitablement.

Ce positionnement, c'est aussi un enjeu pour l'écrivain Léon Bloy auquel Yoann Colin s'intéresse à travers *La Femme pauvre* (1897). Critique du roman tel qu'il se conçoit et se pratique (naturalisme), Bloy défend une autre manière de faire roman : non pas figurer l'illusion de la vérité mais « permettre l'accès à la vérité transcendante ». Le roman *La Femme pauvre* constitue un exemple de cette volonté de remettre en question le genre. En s'intéressant à l'intrigue et aux personnages, l'article met au jour une révolte visant à « respiritualiser » le roman. Le lecteur est appelé à partager un cheminement où la quête métaphysique et existentielle prévaut sur « la description minutieuse » du réel.

Via la lecture de la révolte, le roman, genre à la fois protéiforme et malléable, devient le lieu de cristallisation d'enjeux sociaux, culturels, politiques, économiques et littéraires. Le dessein de ce 14^e volume de la revue *Quêtes littéraires* est de contribuer à l'analyse de cette révolte plurielle qui fait indéniablement du « XIX^e siècle un siècle "révolutionné" » (Hamon et Viboud, 2008, p. 281) tant d'un point de vue historique que littéraire, ouvrant la voie à un « nouvel âge ». (p. 281) Ce dernier trouve son expression dans des soulèvements qui, loin d'être la simple expression d'une colère, cherchent à tracer un sillon nouveau pour des individus à l'épreuve d'un monde le plus souvent jugé bien trop cruel.

RÉFÉRENCES

- Chalmeau, L. (s.d). La catastrophe des mines de Courrières. Société nationale de l'histoire et du patrimoine de la gendarmerie. En ligne : <https://www.force-publique.net/1906/03/10/la-catastrophe-des-mines-de-courrieres/>
- Darien, G. (1972). *L'Ennemi du peuple*. Paris : Champ Libre.
- Hamon, P. et Viboud, A. (2008). *Dictionnaire thématique du roman de mœurs en France (1814-1914)*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.
- Reverseau, A. (2018). *Sur les rails. De Victor Hugo à Jacques Roubaud*. Bruxelles : Les Impressions Nouvelles.
- Révolte. Dans *Dictionnaire de l'Académie française*. En ligne : <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9R2447>
- Zola, É. (1879). *La Fortune des Rougon*. Paris : G. Charpentier.

Aurélien Lorig

Reims, le 14 novembre 2024